

L'étranger, un prochain ?

Quatre méditations

Le premier texte est extrait de *La nuit de la fuite. Histoires de réfugiés en Italie* (Desclée de Brouwer, Paris 2009).

Les trois textes suivants sont de J.-M. Carrière, sj, membre du CERAS.

1.

Et elle n'est pas avec moi... Combien de fois me suis-je récité intérieurement ces vers de Pablo Neruda ? Trop, trop de fois ; certainement toutes les nuits où je n'ai pu faire s'endormir ma petite Marianna, toutes les fois où, à ma place, quelqu'un d'autre lui a chanté une comptine, ou lui a raconté une histoire pour la faire manger.

La nostalgie pour une fille si éloignée, peut-être perdue, a été la plus grande souffrance que j'ai jamais éprouvée. La douleur de la séparation a été bien plus déchirante que celle de l'accouchement.

La douleur liée à la séparation est violente, contre nature : partir, laisser un fils est comme l'abandonner ; même si tu y es contraint par les circonstances, c'est comme si tu tranchais net ce lien que tu croyais jusque là indissoluble. C'est à cela que je pensais la nuit où j'ai entouré d'une couverture Marianna, et suis montée sur le siège arrière d'une voiture qui nous emmenait à l'aéroport, sans comprendre qu'il ne s'agissait pas de moi, mais surtout d'elle.

Tout ce que j'imaginai ne pouvait être plus éloigné de la cruelle réalité de cette nuit-là. Bientôt, je devrais lâcher Marianna parce que je devais m'enfuir, et je ne pouvais rien faire d'autre : j'étais menacée par les guerilleros, j'étais la nième victime de la guerre en Colombie.

Une guerre qui nous mettait tous à égalité, qui nous mettait dans l'impossibilité de réagir, face à l'immuable destin de souffrance et de mort qui est l'unique lot de tous les colombiens.

Et qui nous réunit aussi, ironie du sort, moi et Marianna, dans un destin si cruel qu'il n'épargne même pas les enfants. Moi et ma fille, nous sommes nées toutes deux, même avec trente-sept années de différence, dans un pays en guerre.

J'avais cinq ans quand j'ai perdu mon père.

Un jour, mon père a été convoqué par la police pour des contrôles habituels sur des documents relatifs à la propriété de la maison. Il devait se présenter le lendemain à 10h au commissariat central. Il est parti vers les 9h30 de la maison, et il n'est jamais revenu.

Nous n'avons jamais pu vérifier comment les choses s'étaient passées exactement. On ne nous a pas fait voir le corps, nous n'avons pas été sur le lieu de l'homicide, on ne nous a même pas remis un certificat de décès. Il avait disparu, comme d'ailleurs cela arrive à beaucoup de Colombiens, les « desaparecidos ».

Mon choix fondamental d'étudier m'a permis de trouver assez vite un emploi comme secrétaire, et de ce fait d'être indépendante économiquement, mais c'était encore

très dur de faire grandir Marianna alors que j'étais seule. Pour ma fille, j'arrivais à supporter beaucoup de difficultés pratiques, les douze heures de travail par jour, le fait de devoir être pendant tant d'heures loin d'elle. Je voulais lui assurer un avenir meilleur que le mien.

Un soir, alors que je tâchais d'endormir Marianna, j'ai entendu frapper à la porte. J'ai ouvert, et un homme au visage couvert m'a seulement dit : « Va-t-en de la Colombie ». Était-ce un avertissement, une menace de mort, un conseil ? Il n'y avait sans doute pas à comprendre, ce qui comptait, c'était seulement le contenu du message : partir, et partir sur le champ.

J'étais terrorisée pour moi et pour la petite, qui n'avait alors que vingt mois.

Je n'ai jamais su la raison de cet événement. Mais des « incidents » de ce genre sont assez fréquents dans mon pays : les gens sont tués ou disparaissent, et la plupart du temps personne ne sait pourquoi ; cela arrive et voilà. Nous sommes tous devenus prompts à tout oublier. Car c'est la seule manière de pouvoir faire face, de réussir à survivre à la peur de mourir.

Je ne pouvais pas sous-évaluer l'avertissement. J'étais un témoin potentiellement dangereux, puisque j'avais vu de mes yeux l'assassin de mon ami. Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à m'expliquer pour quelle raison il ne m'a pas tuée moi aussi.

J'ai téléphoné immédiatement à une amie pour lui demander conseil. Et elle, sans aucune hésitation, m'a dit de partir tout de suite.

Mais comment faire avec Marianna, qui à ce moment-là avait à peine deux ans ? Comment pourrait-elle s'en sortir sans sa maman ? Tous me disaient que c'était risqué de l'emmener avec moi. Cela m'apparaissait comme une absurdité. Après beaucoup de discussions, nous avons trouvé un compromis : la petite viendrait avec moi à l'aéroport, et une fois là, si vraiment je ne pouvais pas le supporter, je l'emmènerais. Trois jours après la visite de l'inconnu, l'amie à qui je m'étais confiée m'apporta un billet d'avion pour l'Italie. Je ne pouvais plus hésiter : il était impossible de laisser passer l'occasion. Aussi la nuit suivante, à trois heures du matin, je montais dans la voiture de mon amie avec Marianna dans les bras.

Elle dormait dans mes bras, et moi je pleurais. Je pleurais en pensant à l'endroit où je me trouverais le jour d'après, ce que je mangerais, où je dormirais. Les doutes m'assaillirent à l'improviste : comment ferais-je avec Marianna ? Comment l'habillerais-je si en Italie il faisait froid ? Comment lui trouver à manger ? Je pensais que peut-être tous avaient raison, et que j'avais tort ; au fond, en Colombie, ma fille avait encore une maison : ma mère, même si elle était âgée, s'occuperait d'elle.

A l'aéroport, je descendis de la voiture, mis Marianna dans les bras de mon amie, j'allai droit sans m'arrêter au check-in, et ensuite vers l'avion. Sans me retourner, une seule fois.

Et elle n'est pas avec moi...

Ce fut un cauchemar. J'étais dans un pays étranger, sans même en connaître la langue, sans aucun repère. Et surtout, sans Marianna.

A peine arrivée en Italie, je ne savais qu'une chose : je devais demander l'asile politique. Je ne m'attendais pas à une attente aussi longue et difficile. Mais je savais que comme réfugiée je pourrais trouver un travail et une maison, et commencer les procédures pour que Marianna me rejoigne.

Toute mon espérance était là : vivre de nouveau avec ma fille, la mettre en sécurité et lui procurer un avenir serein.

Après avoir obtenu le statut de réfugiée, de nouvelles difficultés ont surgi. Les démarches pour le regroupement familial ont été plus compliquées que prévu à cause de la lenteur bureaucratique et d'une multitude de problèmes pour obtenir les documents nécessaires en Italie. Mais après six mois, j'y suis arrivée. Je connaissais la date où Marianna serait arrivée en Italie : le 10 septembre. C'était comme on m'avait fixé une autre fois la date prévue pour la naissance de ma fille !

Le moment où nous nous sommes retrouvées à l'aéroport a été très différent de ce que j'avais imaginé. Pendant que j'étais en Italie, j'avais pensé qu'il suffirait que je l'embrasse, et que tout redeviendrait comme avant.

En fait, vingt-sept mois passés loin l'une de l'autre, c'était très long, surtout dans la vie d'une petite fille de deux ans : presque la moitié de toute sa vie.

La tenir contre moi relevait du miracle, mais pour elle, c'était une occasion de plus d'être mal à l'aise, après avoir été séparée de la personne à qui elle était habituée et qu'elle voyait tous les jours, et puis après un long voyage.

Les premiers temps ont été très difficiles : Marianna était souvent mal, elle ne voulait pas manger, elle me demandait continuellement où étaient sa maman et son papa... car c'était ainsi qu'elle appelait les deux voisins de la maison qui avaient pris soin d'elle et qui l'avaient pratiquement adoptée.

Plusieurs mois sont maintenant passés, et je crois que cela va mieux. Surtout, depuis un an, nous nous sommes reconnues mutuellement comme mère et fille.

Peu à peu, je suis arrivée à recoudre les fils de notre relation, en lui parlant de notre vie en Colombie quand elle était toute petite. Marianna vient avec moi partout : au travail, pour les courses ; nous sommes inséparables.

L'autre jour, nous prenions l'autobus pour aller à mon travail. Une dame âgée l'a regardée, et lui a demandé : « où vas-tu, jolie petite fille ? ». Elle a réfléchi un instant et a répondu : « je vais travailler et ma maman m'accompagne ! ».

2.

« La douleur de la séparation a été bien plus déchirante que celle de l'accouchement. La douleur liée à la séparation est au contraire violente, contre nature : partir, laisser un fils, c'est comme l'abandonner ; même si tu y es contraint par les circonstances, c'est comme si tu tranchais net ce lien que tu croyais jusque là indissoluble. »

Partir, pour nous les exilés, tout quitter, les abandonner tous, nos amis, nos parents, ça nous pousse — non sans douleur — à construire autrement des relations, à recoudre autrement les fils des relations ? Avec les nôtres, mais aussi avec d'autres, des étrangers chez qui l'on voudrait essayer de demeurer. A condition, bien sûr, que ces autres-là, dans le pays d'arrivée, soient capables d'entrer en relation avec nous, les exilés. C'est notre plus grand espoir.

Nous pouvons comprendre : peut-être, en fait, est-ce un sentiment de honte qu'ils éprouvent, ceux d'ici, avec un sentiment d'indignation devant l'enfoncement dans une barbarie qui nie, déforme, remet en cause cette vertu de grande humanité, l'hospitalité, qui s'était affirmée particulièrement dans l'antiquité autour du Bassin Méditerranéen. Et qui était considérée dans l'histoire chrétienne de première urgence sur le chemin de l'humanisation.

C'est la vérité, en fait, qu'il y a une responsabilité pour ces tragédies, ces exodes qui s'achèvent pour trop d'hommes et de femmes comme nous par la noyade dans la Méditerranée ; ensuite, on parle de nous avec des chiffres, dans les médias, un nombre de morts. Et qui est capable de lire sur notre propre visage, la vie d'un homme, celle d'une femme, celle d'un enfant, qui possèdent la même dignité et importance devant Dieu ?

Oui certes, dans toute l'Europe occidentale, leurs pays sont confrontés à un phénomène migratoire consistant : des millions d'hommes et de femmes appartenant à des mondes, des cultures, des langues, des religions fort diverses, et en fait étrangères les unes aux autres, en viennent à vivre côte à côte entre elles et au milieu d'eux : de lointains, ils sont devenus proches.

Pourtant quelques comment oublier la réalité ? Depuis toujours, ce n'est pas le pain qui va vers les pauvres, mais ce sont les pauvres qui accourent vers le pain ; depuis toujours, quand les hommes ont l'espoir de trouver ailleurs une vie meilleure, ils sont prompts à tenter l'aventure de la migration, malgré les difficultés lourdes et graves. C'est notre destin, et peut-être notre chance, à nous les exilés.

Nous comprenons sans difficulté que la présence des étrangers provoque aussi en eux des craintes et des peurs, parce que l'autre est vraiment et radicalement autre pour eux, parce qu'il était loin et que maintenant il est proche, parce qu'il était inconnu et que

maintenant il est à côté d'eux... C'est un fait que la présence d'un étranger — de lointain devenu physiquement et socialement proche — pose une question : parce que, c'est sûr, il nous manque un terrain commun, sur lequel nous pourrions fonder une entente et une connaissance mutuelle. Ce qui naît spontanément devant l'étranger est la peur, nous le savons, nous l'avons vu. La peur ne doit pas être méprisée, ni minimisée, mais prise au sérieux et affrontée pour la comprendre et la vaincre.

Mais ont-ils aussi perçu notre peur à nous, les exilés, la peur de qui arrive dans un monde inconnu, où nous ne sommes pas chez nous, un monde dont nous ne connaissons rien ou presque, un monde qui ne nous offre guère de protection. Deux peurs l'une en face de l'autre. Il ne suffit pas d'évoquer des raisons idéologiques, des principes religieux ou éthiques pour l'exorciser, la peur : elle doit être considérée comme conscience de la distance, de la diversité, de la méconnaissance, et par là du manque de confiance. La peur de l'autre est un sentiment paralysant, qui ne peut être surmontée qu'en étant assumée, non en étant niée.

Certes, ceux d'ici sont prêts à venir en aide aux étrangers qui se présentent, et nous leur en sommes reconnaissants. Jusqu'où ? Sont-ils également disposés à nous admettre sous leur toit, dans l'espace de leur maison ? à accepter de se tenir en notre présence, plutôt que de chercher à "faire" quelque chose en notre faveur ? La charité à l'égard de ceux qui se présentent n'est pas authentique si l'on refuse de s'engager sur des chemins où nous pourrions nous reconnaître chacun dans notre identité culturelle, pour construire ensemble un sentiment d'appartenance commune, un vivre ensemble harmonieux.

Mais aussi ils sont nombreux ceux d'ici qui savent garder leur porte ouverte. Si un seuil est nécessaire, ils témoignent qu'il est possible de choisir d'accueillir celui qui arrive avant même de le connaître.

Il savent aussi prendre du temps pour nous, nous donner la parole. L'émotion de la rencontre ne peut être tournée en dérision ni refoulée.

Ils sont capables d'empathie et de sympathie. Leur hospitalité reste fragile : car c'est un geste qui tend à l'égalité, à la protection, au partage des biens, par où le droit à la propriété individuelle cède le pas à la communauté de partage.

Leur parole se laisse traverser par une parole autre. Par où on en arrive à exprimer des pensées qu'on n'avait encore jamais eues.

Leur hospitalité vient d'ailleurs et va ailleurs. Lorsqu'ils nous font place, à nous les exilés venus de loin, notre présence partagée élargit nos demeures et nos horizons.

Et vient entre nous la joie...

3.

Je m'étais levée tard, il était déjà midi, et il faisait déjà chaud. Et il n'y avait plus d'eau dans la jarre. Quelle corvée, il faut encore que j'aille au puits, ça me fatigue d'y aller tous les jours. Ce jour-là, il y avait un homme au puits, un peu affalé sur la margelle, fatigué sans doute. Facile à reconnaître, sûrement un judéen, qui revenait de pèlerinage à Jérusalem. Pas du tout envie de me confronter à lui, nous les gens de Samarie, nous n'aimons pas les judéens, trop de choses nous séparent, depuis longtemps, on n'a pas la même religion. Mais voilà qu'il me demande à boire, un peu timide, un peu implorant. De fait, il n'avait rien pour puiser l'eau, et moi, avec ma cruche... Bon, je voulais bien lui donner un peu à boire, mais qu'on en reste là, pas question de se mettre à parler davantage, et je le lui ai fait comprendre, j'ai bien marqué la distance entre nous. Et puis, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais, peu à peu, on a commencé à parler. C'est vrai qu'il avait du tact, cet homme, il ne s'est pas rebuffé de ma froideur, il a juste laissé les choses venir, sans insister lourdement, sans interrogation curieuse, juste d'enchaîner presque naturellement ce qui se disait entre nous. Comme si, finalement, les distances entre nous n'avaient pas à faire obstacle dans le fait de pouvoir se parler. J'étais un peu surprise, étonnée, devant cet homme, et pour ce que nous échangeions, mais lui, à la fin, il a juste dit : « moi ? je suis celui qui te parle ». C'est vrai qu'il avait soif, mais moi aussi j'avais soif.

Moi, je suis un centurion romain. Je viens d'un village près de Rome, mais ma légion a été envoyée à l'autre bout de la Méditerranée, et me voilà à faire respecter l'ordre romain dans les villages de la haute Galilée. Je n'aime pas beaucoup ce rôle d'occupant, j'essaye alors de construire si possible des relations à peu près correctes avec les habitants et avec leurs autorités, même si ce n'est pas facile de s'approcher d'eux. Au mois de mai, voilà que mon fils de huit ans tombe malade, et puis ça s'aggrave, et vraiment nous devenons très inquiets, sans trop savoir à qui s'adresser. Il y avait un homme qui circulait autour du lac, et la rumeur se répandait qu'il était capable de guérir, d'ailleurs j'avais vu quelques cas assez étonnants. J'hésitais à m'approcher de lui, d'avoir recours à lui, mais je m'y décidais sur le conseil de quelques anciens du lieu. J'ai été surpris de son accueil, et qu'il accède de suite à ma demande, et même qu'il me propose d'aller voir mon gamin. Moi, je suis un romain, et peut-être que cela ne serait pas bien bon pour lui de se montrer chez un officier romain, de trop s'approcher de l'occupant. J'ai essayé de le lui faire comprendre discrètement, en me fiant au pouvoir de sa parole. Cela lui a plu, et j'ai senti

alors une grande connivence entre lui et moi, entre le nazaréen et le romain, entre deux hommes qui savent respecter les autres.

Moi, j'habite un village du côté de Tyr, dans le sud du Liban. C'est assez reculé, un endroit pas très fréquenté. A une époque, il y a eu un groupe d'hommes venus de la Galilée, au Sud, qui a séjourné dans l'une des maisons du village pendant quelques semaines. On se demandait qui c'était, il y avait pas mal de rumeurs à leur sujet : qu'ils guérissaient les malades et les infirmes, et que c'est à cause de leur succès qu'ils étaient venus se mettre à l'écart. Au bout de plusieurs jours, je me suis décidée à aller leur parler au sujet de ma fille, infirme mentale depuis longtemps. Cela a été un peu compliqué, à cause des barrières qui se sont dressées. Sûr, ils voulaient rester tranquilles, et voilà qu'une femme vient les solliciter pour sa fille ; une du village, donc une étrangère pour eux. Sans parler du problème de la langue, nous ne parlions pas la même : une barrière difficile. Alors ils ont fait obstacle autour de leur maître, ils essayaient de me chasser, impossible d'approcher, et j'ai dû me mettre à crier pour attirer son attention. Leur maître allait se mettre à table, sûr que je les dérangeais. Et c'est d'ailleurs ce qu'il m'a dit, qu'il ne se voyait pas manger avec une étrangère — entendez, commencer à l'écouter. C'est terrible, ces distances que l'on dresse, et particulièrement autour de la table. Je les ai respectées, mais il m'est quand même venu une idée : si nous ne pouvons pas partager le repas, au moins nous pouvons peut-être bénéficier des miettes du repas. Ça, ça l'a ébranlé, et il m'a regardée tout à fait différemment. On sentait qu'il avait été touché, et que, maintenant, la relation entre lui et moi avait pris un autre tour. Comme si le démon des différences durcies et des murs entre nous avait pris la fuite.

Nous pourrions encore donner la parole à quelques autres, que Jésus de Nazareth a rencontrés sur sa route. La sienne, de route, semblait aller un peu au hasard, sans but déterminé, même si elle n'a guère quitté la Galilée avant le pèlerinage à Jérusalem. Comme si l'itinérance, sans toit ni foyer, était le principe même de ses cheminement. Ceux et celles qui nous ont raconté leur rencontre avec le rabbi de Galilée n'étaient pas des proches, il y avait même des différences un peu fortes entre eux et lui : de culture, de nationalité, de langue, de religion. Pas des prochains, des étrangers. Mais l'itinérance du Galiléen le met de fait en position de demandeur, en position vulnérable, et elle appelle une hospitalité réciproque. Et voilà que devient possible, et heureuse, une rencontre à hauteur d'homme.

4.

« Vous qui étiez loin, vous êtes devenus proches » écrit Saint Paul dans sa lettre aux Ephésiens. De quelle expérience parle-t-il ?

Saint Paul ne pouvait guère imaginer l'expérience des migrants d'aujourd'hui, même s'il a lui aussi parcouru des milliers de kilomètres, en Asie Mineure — la Turquie — et en Grèce ; comme ceux et celles d'aujourd'hui qui nous deviennent proches en ayant parcouru des milliers de kilomètres depuis l'Afghanistan ou à travers le désert lybien. Point de barrières, du murs, de contrôles sophistiqués de son temps : Paul marche sur les routes romaines, tout à fait légalement, de ville en ville : il n'est pas un irrégulier. Ce qui dynamise son mouvement et ses déplacements, c'est le feu d'une rencontre, en laquelle la « puissance de la Résurrection », comme il l'appelle, a ouvert en lui et en beaucoup d'autres des chemins inimaginés de vie et d'espérance. Comme l'espérance et la foi qui anime les exilés d'aujourd'hui.

« Vous qui étiez loin » : dans ses déplacements, Paul rencontre beaucoup de gens, qu'il ne connaît pas, qui lui sont étrangers par la langue, leurs pratiques religieuses, leur vision de l'homme et de la vie sociale. Certains l'accueillent et lui offrent l'hospitalité, d'autres le tiennent à distance, voire le rejettent avec violence avec l'aide des autorités publiques. Des rencontres adviennent, des conversations se déploient, des amitiés naissent : voilà que ceux qui étaient loin deviennent proches, et c'est pour Paul le lent cheminement d'une conversion du regard et de l'intelligence. La promesse du Dieu vivant, la puissance de la Résurrection, elle est aussi pour ceux qui deviennent proches, et qui étaient loin : elle résonne dans leurs coeurs et transforme leurs vies. Pas un qui n'y ait droit, pas un qui ne puisse l'accueillir. Le dessein de Dieu est en faveur de toutes les nations, et de toutes les générations, sans acception des personnes, déclare Saint Paul dans la suite de la lettre aux Ephésiens.

C'est la dignité intrinsèque de chaque être humain qui fonde notre proximité avec les autres, et particulièrement les étrangers et les exilés, et appelle à leur égard le respect. Nous l'affirmons clairement, c'est par là que commence la Charte des Droits de l'Homme. Pour Lévinas, alors, « le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité ; que celle-ci, d'ailleurs, soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse ou non faire quelque chose de concret pour autrui ». Si la reconnaissance effective de la dignité de chacun constitue le point de départ de notre responsabilité à faire de tout un chacun non un étranger mais un prochain, nous constatons, devant les attitudes et les politiques problématiques vis-à-vis des étrangers,

qu'il nous manque la manière dont ce point de départ nous permet de construire nos relations à ceux qui sont loin et qui sont devenus proches.

La lettre aux Hébreux s'appuie sur la figure d'Abraham, le migrant, l'inventeur de la foi, pour réfléchir à l'expérience de l'exilé :

Dans la foi, ils moururent tous, sans avoir obtenu la réalisation des promesses, mais après les avoir vues et saluées de loin et après s'être reconnus pour étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent ainsi montrent clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie; et s'ils avaient eu dans l'esprit celle dont ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner; en fait, c'est à une patrie meilleure qu'ils aspirent, à une patrie céleste. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu; il leur a, en effet, préparé une ville.

Une humanité nouvelle, qui nous déconcerte, nous les stables, les sédentaires, les habitants d'ici. Une humanité construite sur une promesse, sur un « départ » qui a fait tout quitter, sur une espérance qui s'attache à l'invisible et ne se laisse pas prendre par le visible ou l'imaginé, une humanité qui se déploie dans des rencontres et des relations — dans une ville. Une humanité qui plaît à Dieu : Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu. C'est la reconnaissance de cette humanité, construite sur la foi et l'espérance, qui rend effective concrètement au long des nos relations avec les étrangers la possibilité qu'ils soient proches, prochains.

C'est la parabole du jugement, de ce moment qui révèle la vérité de ce qui se passe hier, aujourd'hui et demain, qui offre les chemins de cette reconnaissance : non seulement de la dignité de tout être humain, mais aussi la reconnaissance de la foi et de l'espérance qui l'habite.

Pratiquement, se rendre proche :

« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi ».

Pratiquer l'hospitalité, accepter d'être proche, voire même se rendre proche : ce n'est pas là seulement initiative de notre part, en direction de l'étranger que nous voulons voir comme un prochain ; c'est aussi affaire de réciprocité, comme l'évoquait Saint Augustin : « Il se peut que ton hôte soit un saint : si alors il a besoin de pain, tu as besoin, toi, de vérité ; s'il a besoin d'un asile, toi, tu as besoin du ciel ; s'il a besoin d'argent, toi, tu as besoin de justice. »

L'étranger un prochain ? Alors Dieu, qui n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, sera aussi notre Dieu, Dieu partagé entre celui qui est loin et celui qui est proche.